



1144  
Imp. Mariton.

### La Gazette rose

1<sup>er</sup> Fevrier. 1872.

Coiffettes de la M<sup>me</sup> Gagelin - Opigex. - Chapeau de M<sup>me</sup> Lerot. - Passementerie de la Glanouse.  
 Lingerie de la M<sup>me</sup> Leborgne. - Ceinture Régente de M<sup>me</sup> de Vertus-sœurs. - Japon Bienvenu.  
 Mouchoirs de Chapron. - Chaussures de la M<sup>me</sup> Douvenon. - Bijoux Alsace - Lorraine.  
 de Marc - Gueyton. - Foulards de l'Union des Indes. - Parfums et Savons de toilette de la M<sup>me</sup> Diolen.

3, rue Rossini.



LA

# GAZETTE ROSE

## SOMMAIRE

COUURIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — SOUVENIRS DE VOYAGE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — POÉSIE : MAITRE PAILLON, par Mlle Augusta Couppey Delattre. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — PROGRAMME DES THÉÂTRES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

### COUURIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Souscription patriotique des femmes de France. — Sauvons la France !... — La colonie américaine à Nice. — Les bouquets de violettes de Mlle Robinson. — Les premières réceptions du monde. — Une soirée à l'hôtel d'Aumale. — Fête chez le baron de Rothschild. — On a dansé chez Mme Edouard Bénazet. — Réunion musicale chez Mme Bavoux. — Ce qu'était Mme la princesse de Metternich. — Mariage de la princesse Marguerite d'Orléans. — Mariage de Mlle Pilié. — Soirée musicale chez Mme la comtesse de Gabriac. — Mariage de Mlle Louise James. — Le lit mortuaire du duc de Persigny. — La nouvelle ville du Caire. — Souvenir d'Égypte par la princesse Louise Joblenowska. — Le Vice-Roi Ismaïl Pacha. — Il y a du bruit dans Landerneau. — Le *Roi Carotte*.

Il est une grande œuvre que les vrais patriotes propagent en ce moment et à laquelle nous nous associons de tout notre cœur et de toute notre influence. C'est l'œuvre de la délivrance de la France, qui a pour but de payer par anticipation à l'Allemagne l'indemnité de guerre qu'elle nous a imposée.

Et savez-vous à qui revient l'honneur de sauver la France et de lui rendre toute sa grandeur et tout son prestige aux yeux de l'Europe entière ?... A nous toutes, Mesdames, car c'est en notre nom qu'est ouverte la *Souscription patriotique des femmes de France*, pour concourir à la libération des départements occupés.

La femme est bien puissante quand elle le veut. Elle a l'initiative du bien comme du mal. Elle a la foi, le dévouement et l'abnégation des grandes choses. Tout ce qui est charité et générosité vibre en elle. Rien ne la rebute quand il s'agit d'être utile. Elle a la ténacité de l'enfant qui poursuit toujours son idée et qui finit par la faire triompher.

Il appartient donc à la femme de concourir à sauver la France. Quel beau rôle, n'est-ce pas ?... Ne vous sentez-vous pas fières, Mesdames, de la mission qui nous est confiée ?... Il s'agit de déployer à pleines voiles toutes nos influences mondaines et toutes nos coquetteries les plus charmantes. Il faut quêter et glaner de tous côtés, sans jamais nous lasser, tenir notre aumônière dans notre poche en guise d'éventail et de flacon, et, à un moment donné, présenter notre bourse en nous inclinant glorieusement et en disant : « *Pour la France !...* » Qui osera refuser son offrande ? ..

Personne ! Le riche jettera à pleines mains l'or de ses poches. La femme du monde, prise au dépourvu, donnera ses bijoux. Le patriotisme étouffera l'égoïsme, cette plaie sociale de l'époque que nous traversons. La France sera délivrée de l'étranger et nos provinces opprimées reconquerront leur indépendance.

C'est avec l'obole du pauvre comme du riche que la chrétienté a édifié toutes ces splendides

cathédrales qui ont résisté à tant de siècles et qui font encore l'admiration universelle. Ce que la religion a pu faire, le patriotisme le fera. Dieu et la France !... Tel est le drapeau sous lequel doivent s'enrôler aujourd'hui tous les cœurs véritablement français.

Nous ouvrons, à partir d'aujourd'hui 1<sup>er</sup> février, une souscription patriotique pour la France, dans nos bureaux de la *Gazette Rose*, 3, rue Rossini. Nous recevons avec la même reconnaissance le modeste timbre de 25 centimes comme la pièce d'or de 20 francs. Chaque quinzaine nous publierons la liste des offrandes qui nous seront envoyées. Il nous semble presque impossible que nos lectrices ne répondent pas à notre appel, car c'est pour la France que nous quêtons.

Pauvre France !... Qui la sauvera de la crise terrible qu'elle traverse ?... et Dieu la prendra-t-il en pitié ?...

Paris ne demande pas mieux que d'espérer et de croire en un avenir meilleur. Il fait tout ce qu'il peut pour se distraire. Les salons entr'ouvrent leurs portes. Les plus puritains ne reçoivent que les robes montantes. Les autres accueillent, comme autrefois, les grandes toilettes de soirées, avec corsages décolletés. Il est regrettable que la Colonie américaine, qui donnait tous les hivers tant d'animation et tant d'entrain à Paris, se soit dispersée à Nice et au Caire. Parmi les fleurs de beauté qui s'épanouissent à Nice, on cite Mlle Robinson, la plus belle et la plus élégante de toutes les Américaines, qui est de toutes les fêtes et de toutes les invitations. On ne la rencontre jamais sans un bouquet de violettes de Parme. C'est son talisman. Et l'on se demande comment Mme Duluc peut trouver tant de violettes pour elle, quand elle en expédie chaque jour à Paris. Il semble que les fleurs de Nice soient plus belles, plus agréables et plus fraîches, car M. le baron de Rothschild a offert à Sa Majesté l'Impératrice du Brésil, à l'occasion du jour de l'an, un magnifique bouquet venant de Nice et monté par *Madame Duluc*, l'artiste bouquetière qui a succédé à Alphonse Karr dans le royaume des fleurs.

Paris ne danse pas encore, mais Paris se retrouve. C'est déjà un grand point mondain et presque une espérance de bals printaniers, si l'horizon ne s'obscurcit pas tout d'un coup.

Une très brillante soirée a eu lieu le mercredi 17 janvier à l'hôtel d'Aumale, faubourg Saint-Honoré. Elle avait été précédée d'un dîner de trente couverts.

Le duc de Montpensier, dont la ressemblance avec Henri IV est encore plus frappante que celle de son frère de Nemours, était fort entouré.

Mme la comtesse de Paris et la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, fille de la princesse Clémentine, faisaient les honneurs de la maison.

Le prince et la princesse Czartorisky n'assistaient pas à cette soirée, car les nouveaux époux, après la consécration du mariage, sont partis pour l'Italie.

Les toilettes étaient très brillantes et très luxueuses. On remarquait parmi les plus aristocratiques invitées : Mme la duchesse Decazes et sa sœur, Mme de Rainneville, Mme la marquise de Castellane, Mme de Mervan, Mme la baronne de Barante, Mme la marquise de Mornay-Soult.

La veille, mardi 16 janvier, avait eu lieu chez M. de Rothschild une grande fête à laquelle avaient été conviés tous les princes de la famille d'Orléans. Le comte de Paris et le duc d'Aumale y assistaient, ainsi qu'un grand nombre d'hommes politiques, parmi lesquels M. Pouyer-Quertier, ministre des finances.

M. le baron de Rothschild se propose, dit-on, de donner plusieurs fêtes à Ferrières.

A l'occasion du baptême du petit enfant de Mme la comtesse de Campaigno, Mme Edouard Bénazet, tante de la jeune comtesse, a donné une charmante fête dans ses beaux salons de la rue de la Victoire. On y a fait de la musique et on y a formé quelques quadrilles. Un splendide souper a été servi. Constatons également qu'il y avait de très belles toilettes et que les élégantes n'ont nullement renoncé au luxe parisien.

Mentionnons encore une charmante réunion chez Mme Bavoux, dont Mme Charlotte Dreyfus, la célèbre organiste, a eu tous les honneurs. On ne se lassait pas de l'entendre, et elle a été fêtée, entourée et complimentée, comme elle l'est partout, chaque fois qu'elle se fait entendre. Mlle Camille Doucet a chanté d'une façon délicieuse.

Le prince et la princesse de Metternich ont quitté Paris samedi soir. La princesse laisse un souvenir ineffaçable de grâce, d'esprit et de bonté. Elle était, parmi les élégantes, l'élégance même. C'était une vraie grande dame dans toute l'acception du mot. Elle lançait la mode avec une telle autorité que toutes les autres femmes s'empresaient de l'adopter. Bien souvent ce qui lui seyait à ravir et lui donnait un grand type d'originalité et de distinction rendait les autres femmes fantasques et ridicules, tant il est vrai que l'élégance est innée et que la fantaisie ne convient qu'aux fantaisistes.

Bien que le mariage de la princesse Marguerite d'Orléans soit accompli depuis le 16 janvier, il nous est impossible de ne pas parler de cette grande solennité princière qui a été l'événement

mondain le plus important de cette dernière quinzaine de janvier.

Le chœur de l'église de Chantilly, tapissé de fleurs naturelles et de feuillage, présentait un aspect charmant. Parmi les membres de la famille qui occupaient les bancs et les fauteuils réservés, on remarquait : la princesse Blanche d'Orléans, sœur de la mariée, en costume de faille bleue ; Mme la comtesse de Paris, en robe de satin rose thê, à rayures de velours scabieuse, garnie de martre zibeline ainsi que la casaque de velours. Mme la duchesse de Montpensier était en toilette de satin caroubier bordée de martre zibeline, ainsi que le manteau de velours caroubier ; Mme la princesse de Salerne en robe de velours violet. La mariée avait une robe de satin blanc garnie de point d'Alençon et fleurie de bouquets d'oranger. Un diadème de fleurs d'oranger retenait un long voile illusion tombant derrière.

La princesse Marguerite est blonde comme les blés ; sa taille est svelte et élancée ; tout respire en elle le charme, la distinction et la douceur.

La tribune de la famille était occupée par des dames d'honneur et par les tout jeunes enfants de Mmes la duchesse de Chartres et de la comtesse de Paris, en petits costumes bleus.

C'est Mgr Dupanloup qui a officié et présidé la cérémonie.

Puisque nous en sommes aux mariages, enregistrons celui de Mlle Pilié, belle-sœur de M. le marquis de Chasseloup-Laubat, avec M. le baron Théodore de Hirsch, fils du riche banquier autrichien établi à Bruxelles, qui a été célébré également le mardi 16 janvier dans l'église Saint-Pierre de Chaillot, qui était beaucoup trop petite pour contenir toute l'assistance qui se pressait auprès des jeunes époux.

Après le mariage religieux, un lunch attendait les invités chez Mme Pilié, selon l'usage et la mode du jour.

Le marquis de Chasseloup-Laubat remplaçait le père de la mariée, retenu en ce moment à la Nouvelle-Orléans. Il portait le grand cordon de la Légion d'honneur. Le second témoin était le comte d'Osmond.

Une foule élégante se pressait dans les salons de Mme Pilié et chacun était heureux de se serrer la main et de se retrouver après tant de jours d'épreuves douloureuses.

Il y avait Mme la comtesse de Cessac, la comtesse de Béhague, la baronne Decaze-Stackelberg, la baronne de Feugère, la marquise d'Aoust, la vicomtesse de Grandval, la comtesse de Montequiou, la comtesse de Gabriac, la duchesse De-

caze et sa sœur, la comtesse de Gouy, Mme Post, Mme Goulet, Mme Du Puy-Montbrun, d'une beauté incomparable ; l'ambassadeur de Turquie, le baron d'Overschie, le vicomte de Grollier, le comte de Barbentane, M. Errazien, et plusieurs membres du Jockey-Club.

Le lendemain, Mme la comtesse de Gabriac et Mme Phallen, sa mère, réunissaient dans leur charmant hôtel de l'avenue de Rome quelques amateurs de musique, pour entendre une élève de Herz, Mlle Secrétain, qui a brillamment exécuté une fantaisie sur *Faust*, arrangée par elle et hérissée de mille difficultés qu'elle a surmontées avec beaucoup de talent. Un *andante* de Mendelssohn pour piano, violon et violoncelle, a été ensuite très bien interprétée par Mlle Secrétain, M. le comte de Gabriac et Delsart.

Mlle Secrétain est connue depuis longtemps parmi les artistes de mérite. Nous l'avons entendue, il y a quelques années, à Dieppe, alors qu'elle était encore couverte des lauriers du Conservatoire et qu'elle débutait pour ainsi dire dans la gloire qui l'attendait. M. Darce, l'intelligent directeur du Casino de Dieppe, pressent toujours les vrais artistes et les protège d'une façon toute spéciale.

Il est des mardis prédestinés, car ce même mardi 16 janvier voyait bénir dans l'église de la Madeleine, l'union de la fille du docteur Constantin James, Mlle Louise James, avec M. Louis Géliot, fils de M. Géliot, ancien député des Vosges. La jeune fiancée, en entrant dans l'église, a produit un grand sentiment d'admiration, car elle est adorablement belle.

Sa toilette était en satin blanc avec jupe à traine Louis XV, ornée d'un pouff de tulle illusion garni de point d'Angleterre. Le corsage à pointe et à petites basques sur les côtés avait deux gros plis crevés derrière formant longue basque. Les manches, de style Louis XV, étaient ornées de point d'Angleterre, de rouleaux de satin et de ruches de tulle. Cette ravissante robe de mariée, que nous avons décrite pour qu'elle pût servir de modèle, sortait de la maison Servol, élève de Mme Soinard. La coiffure venait de chez Natier. C'était une couronne-diadème retenant un long voile de tulle illusion.

Mlle Louise James n'a que dix-huit ans. Elle est d'une beauté splendide. M. Louis Géliot n'a pas encore vingt-quatre ans. Il est grand, blond, mince, d'une jolie figure et d'une tournure distinguée. Son père, ancien député, est un homme d'une parfaite honorabilité et l'un des plus grands industriels des Vosges.

Les deux témoins de Mlle Louise James étaient

le docteur Nélaton et M. le comte de Jumillac, de la famille des Richelieu.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Lamazou, l'un des otages de la Commune, qui a publié les détails de sa captivité à la Roquette dans un opuscule rempli des récits les plus émouvants. Il a adressé aux jeunes mariés une allocution pleine de tact et d'à-propos, et il a dit un mot aimable et gracieux pour chacun.

Tout ce que Paris renfermait de plus distingué s'était donné rendez-vous à la Madeleine, et la sacristie était trop petite pour contenir la foule qui venait offrir ses félicitations à M. le docteur Constantin James et à M. Géliot.

N'avions-nous pas raison de dire que la croix Chambord serait un signe de ralliement dans le grand monde? M. le comte de Blacas est venu chez *Marc Gueyton*, 8, place de la Madeleine, se rendre compte de cette croix fleurdelisée d'or aux armes de France, portant cette noble devise : « *La parole est à la France, — l'heure à Dieu.* » Il était envoyé auprès du célèbre artiste par Mgr le comte de Chambord, qui lui faisait adresser ses félicitations et ses compliments pour la nouvelle décoration qu'il donnait à la France. *Marc Gueyton*, encouragé par une si noble bienveillance, va faire frapper une médaille fleurdelisée que l'aristocratie masculine pourra porter en breloque de chaîne de montre, et une bague Chambord qui servira de cachet d'homme. La croix Chambord est réservée à l'aristocratie féminine. Elle n'est pas la plus mal partagée.

Il nous arrive de Nice un touchant détail relativement à la mort du duc de Persigny. Sa charmante fille, appelée en toute hâte du Caire où elle était avec sa mère, arriva à Nice pour assister aux derniers moments de son père. Sa douleur fut navrante, et la pauvre enfant, les yeux remplis de larmes, se rendit chez Mme Duluc pour lui prendre toutes ses fleurs.

— Madame, lui disait-elle, avec des sanglots dans le cœur et dans la voix, je vous en conjure, donnez-moi tout ce que vous avez de plus beau pour mon père. La pieuse jeune fille voulait ensevelir le lit mortuaire sous une couche de fleurs. C'était le printemps de l'autre vie qu'elle voyait déjà s'épanouir dans ses prières et dans ses croyances chrétiennes.

Mme Duluc oublia qu'elle avait bien des commandes à Paris et dans le midi de la France et, pour la première fois peut-être, elle fut obligée d'être inexacte et de ne pas tenir ses engagements.

La nouvelle ville du Caire se pose en rivale de

Paris. Elle en a le droit, maintenant que Paris n'est plus Paris.

On prétend que c'est avec les débris de l'antique Memphis que l'on a bâti le Caire et la citadelle. Cela doit être vrai, car on aperçoit de tous côtés des débris de monuments qui rappellent la splendeur de ce beau pays, notre devancier de plusieurs siècles dans la civilisation.

Ce beau pays de l'Égypte nous apparaît, à nous autres Parisiennes qui ne l'avons pas visité, comme un conte des Mille et une Nuits.

La princesse Louise Jablonowska, qui est restée plusieurs mois en Égypte, a écrit ses souvenirs de voyage, publiés par Lacroix, éditeur, 15 boulevard Montmartre à Paris, sous le titre de *Souvenir d'Égypte*. Ce petit volume, dont nous avons déjà parlé, est des plus intéressants et des plus instructifs. Nous avons un plaisir extrême à voyager en Égypte en restant rue de Provence et en écoutant les mille bruits de la ville.

D'après la princesse Louise Jablonowska, Ismaël-Pacha a une prédilection toute particulière pour sa capitale, et cela se comprend. Le Caire, tout en offrant les avantages et les plaisirs de grandes villes d'Europe, garde malgré cela son cachet oriental. On ne peut en dire autant d'Alexandrie. Aussi le Caire a été l'objet d'embellissements considérables : de belles et larges rues, où l'on ne voit que des palais ; le quartier Ismaël avec ses magnifiques boulevards où l'on bâtit soit des villas dans le goût italien, soit des maisons en style turc ou mauresque. La place Esbekie où il y a un grand jardin public dans lequel sont établis des cafés où l'on danse et où l'on chante, car l'Arabe est très friand de ces plaisirs. Une fort belle rue conduit de cette place au palais Adding. Une autre va jusqu'au palais royal de Cazel-Nil. A côté de ce palais, on a l'intention de bâtir un musée monumental qui doit contenir la magnifique collection d'antiquités qui se trouve actuellement au musée de Boulaq. Après l'achèvement du quartier Ismaël, le Caire rivalisera, par son élégance et son luxe, avec nos capitales d'Europe.

Rien n'échappe au Vice-Roi, aussi bien comme administration que comme affaires politiques. Chaque jour il travaille avec ses ministres, afin de mener à bien ses vastes projets.

Malgré tous ces soucis et tout ce poids des affaires, Ismaël s'est encore occupé de l'éducation de ses fils, voulant en faire des hommes selon sa pensée et selon son cœur. Le prince héritier a terminé ses études au Caire, sous les yeux paternels ; le second fils a passé plusieurs années à Paris, où il a su se faire aimer, quoique fort jeune ;

le troisième fils fait ses études en ce moment à Londres. Vous voyez donc bien qu'il est loin de nous le temps où l'on se glorifiait en Orient de n'avoir aucune connaissance des langues et des usages des autres nations.

Certes, comme roi, Ismaïl-Pacha est grand et sera plus grand encore aux yeux de la postérité ; comme homme, on ne fait que lui rendre justice en disant qu'il possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Malgré un caractère absolu, et peut-être en raison de ce caractère, il sait être grand, chevaleresque et généreux.

Toutes les personnes qui l'approchent témoignent de la bonté de son cœur et de son indulgence qu'il pousse parfois jusqu'à la témérité. Je puis vous citer un exemple tout récent de sa sensibilité et de sa clémence. Il s'agissait d'un Egyptien qui avait quitté le pays depuis quelque temps pour écrire dans des journaux, aussi peu estimés qu'estimables, des articles injurieux contre la personne et le gouvernement du Vice-Roi. Abandonné plus tard par ceux qui l'avaient poussé à commettre cette lâcheté envers l'homme qui ne lui avait fait que du bien, il revint dans le pays avec sa famille, alla se jeter aux pieds du Vice-Roi, en lui demandant pardon, et lui fit un tableau si navrant de sa misère et de ses infortunes que le Khédive, ému et attendri, non-seulement lui pardonna en lui faisant remettre une assez forte somme, mais encore lui accorda une pension de huit mille francs.

Vous avouerez que c'est là un grand acte de clémence, — blâmé par ceux-là, loué par ceux-ci, comme dit Figaro ; quant à moi, je l'admire...

Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait en ce moment affluence d'étrangers au Caire. On y mène la même vie que dans les premières villes d'eaux de l'Europe. Le plus grand nombre de voyageurs va visiter la Haute-Egypte. Ceux qui séjournent au Caire font différentes excursions dans les environs. On va à l'arbre de la Vierge, aux tombeaux des Califes, aux grandes Pyramides, ou à celles de Sacharah, que sais-je encore ?

Chaque jour on se rend à la promenade de Choubrahs qui est une magnifique allée de sycamores sur les rives du Nil. Rien n'est plus étrange que de voir de beaux équipages à côté de bandes de chameaux conduits par des Bédouins, drapés dans leurs burnous blancs. A côté d'un gentleman monté sur un magnifique cheval arabe, on voit des indigènes vêtus d'une espèce de blouse bleue en guise de chemise, s'en aller trotinant sur de petits ânes. Il en est de même pour le paysage. Les maisons élégantes et les riches villas ont pour repoussoir les huttes des fellahs qui

sont bâties avec le limon produit par les débordements du Nil.

Le soir, on se rend soit à l'Opéra-Italien, soit au Théâtre-Français, soit au Cirque. C'est presque la seule manière de passer la soirée au dehors, car le monde aristocratique ou littéraire n'existe pas ici. Les riches négociants seuls reçoivent. Quant aux personnes qui, par leur naissance, appartiennent au grand monde, elles restent chez elles et ne reçoivent pas ; on ne les voit qu'aux théâtres, ou bien aux fêtes données par le Vice-Roi.

D'après les observations de la princesse Louise Jablonowska sur l'Egypte, on mène la vie de famille au Caire, absolument comme à Londres. Il en était de même autrefois à Paris et en France. Les temps sont bien changés, hélas !... On continue, malgré les enseignements reçus, à vouloir paraître ce qu'on n'est pas et à accaparer l'attention générale.

Il y a du bruit dans Landerneau, c'est-à-dire à l'Académie-Française, à propos de l'admission de M. Littré, et du bruit dans le monde théâtral en l'honneur du *Roi Carotte*.

Voilà un roi qui a fait parler de lui bien longtemps à l'avance à grands coups d'annonces et de réclames. C'est ainsi qu'on arrive aujourd'hui. Si le roi Carotte n'avait pas dit : « Je suis le roi ! me voici !... il faut m'accepter ; » il serait encore dans le portefeuille de M. Sardou.

Il est impossible d'analyser cette féerie qui n'a pas plus de valeur littéraire que toutes les autres féeries qui l'ont précédée. Le roi Fridolin est détroné par une espèce de gnome que la fée Coloquinte a tiré d'un champ de carottes, et qui lui succède sous le nom du roi Carotte. Ce n'est pas plus malin que cela.

La fée Coloquinte a un rival et un ennemi, comme toujours, le génie Robin Luron, qui s'associe l'enchanteur Quiribibi, et qui, grâce aux philtres du magicien, trouve un talisman à l'aide duquel la fée Coloquinte est vaincue ; le roi Carotte disparaît et Fridolin retrouve son trône.

Les féeries ne s'analysent jamais, car elles sont faites pour charmer et émerveiller les yeux. Il faut les voir et ne pas les lire. La musique est digne d'Offenbach. C'est un véritable opéra bouffe, et le talent original du maestro se retrouve dans la moindre partition. La mise en scène est splendide. Un tableau de la vie romaine à Pompeï est d'une magnificence indescriptible. Mlle Zulma-Bouffar, la prima donna, est étourdissante d'entrain et de brio. C'est elle qui représente Robin Luron. Elle chante avec un talent et une intelligence hors ligne, car elle fait valoir ce qu'elle chante.

frane Judic, la princesse Cunigunde, tient son rôle avec beaucoup d'autorité. Mlle Sevestre est rêveuse comme la Mignon d'Ary Scheffer, et Mlle Mariani éblouissante de beauté et de formes plastiques.

Après les lugubres événements qui viennent de s'accomplir, le *Roi Carotte* offre un spectacle étrange. Que de folies !... et que d'argent semé à pleines mains pour amuser les Parisiens, qui ont bien plus d'émotions et qui s'amuse bien autrement quand Paris brûle !

Vicomtesse DE RENNEVILLE

### LES MODES DU JOUR

Il n'est pas encore question des modes parisiennes, bien que l'industrie et la mode y songent à l'avance pour les premiers rayons de soleil. Mais on danse à huis-clos dans quelques beaux salons. Les réunions musicales se terminent par des sauteries. C'est ce qu'on a de mieux à faire. Pourquoi ne danserait-on pas ? On peut se souvenir tout en oubliant, et Paris ne peut pas porter le deuil éternel de ses désastres et de ses ruines. Pour réédifier ses monuments brûlés et pour libérer la France, il faut que Paris sème son argent avec intelligence, et surtout qu'il fructifie.

La maison Gagelin-Opigez vient d'innover de très élégantes toilettes. Plus que jamais elle fait loi et autorité, car elle reste dans les traditions aristocratiques de bon goût, qui ont propagé sa réputation dans l'Europe entière. Elle s'est pour ainsi dire rajeunie dans la personne de *M. Yves-Opigez*, qui est le fantaisiste des fantaisistes, et qui nous rend les beaux costumes des règnes de Louis XIV et de Louis XV. Mais, tout en étant de la jeune école fantaisiste, il reste toujours dans le vrai et dans le beau. Il laisse le fantasque au roi Carotte. Très peu de femmes ont l'audace et la position de ces toilettes bizarres et carnavalesques qui sont plutôt compromettantes que jolies et seyantes.

Toutefois, la maison Gagelin-Opigez vient d'expédier à Rome, pour Mme Rattazzi, à l'occasion des courses, un costume d'une fantaisie telle, qu'il faut l'autorité élégante d'une très jolie femme pour le faire accepter.

Ce costume consiste en une jupe de satin noir, garni d'un volant froncé, surmonté d'une gueule de loup (nouvelle floraison), avec tunique princesse en cuir satin noir, broché de têtes de cheval alezan doré et gris cendré Isabelle, contrecouplé, séparées par des bouquets fleuris et at-

tachés par des gourmettes d'or. Cette tunique princesse fait corsage boutonné jusqu'en bas et se termine par une frange *millicolore*. Elle décrit par derrière une traîne carrée pour l'appartement et se relève pour costume dans des étriers d'or, avec des gourmettes d'or. Ce retroussi est des mieux réussis et digne d'Alfred de Dreux. Les manches à coudes sont nouées en revers.

Peu de femmes copieront ce costume, quelque artistique qu'il soit.

Une autre toilette destinée également à Mme Rattazzi se compose d'une longue jupe de velours noir, recouverte d'une tunique en point d'Alençon splendide. La forme de cette tunique, en point d'Alençon entièrement inédite, comprend deux longues pointes devant qui se rattachent très haut sur les hanches et retombe par derrière en grand manteau de dentelle, retenu par des nœuds de faille noire parfilés. Le corsage, ouvert carrément, est garni d'un même point d'Alençon, avec nœuds de faille noire.

Pour transformer cette robe de velours en toilette de ville, le corsage décolleté se remplace par une grande casaque princesse dentelée de faille noire et bordé d'un point d'Alençon et dépassant toutes les dents en faisant tuyauté. La manche demi-longue et dentelée laisse dépasser un splendide sabot de dentelle d'Alençon.

Citons encore un costume pour la princesse K..., et nous décrirons ensuite une toilette de bal et une toilette de soirée.

Le costume de nuance saphir se compose d'un jupon garni d'un volant dentelé sous lequel apparaît un tout petit volant plissé très fin en bleu serpent (la nuance la plus à la mode pour la saison nouvelle). Ce volant est surmonté d'un plissé contrarié, dont chaque tête en haut et en bas est bordée d'un petit *effilé* mousseux bleu serpent. Une grande casaque en crêpe de Chine bleu serpent est ajustée par derrière à la taille et retenue par des cordelières bleu saphir, mélangées de bleu serpent.

Ce relevé est indescriptible, tant il est admirablement chiffonné. Le devant, tout à fait flottant et ouvert du haut en bas, laisse apercevoir le corsage décolleté en cœur jusqu'à la ceinture avec dentelle froncée servant de chemisette. Cette casaque est bordée d'un plissé de gaze de Chambéry faisant transparent.

Passons à la toilette de bal, de style Pompadour bleu et rose.

La jupe de faille bleue est garnie de crêpe de Chine rose, reproduisant un volant de plissés de crêpe de Chine rose, doubles de bleu, s'écartant de place en place comme un col carré, d'où s'é-



chappe une cravate d'homme en faille bleue française. La tunique en crêpe de Chine rose frangée est relevée par des branches de roses d'un côté, et par une splendide écharpe bleue de l'autre. Le corsage de style Louis XV, à pointe devant, est garni de nœuds, avec bouquet de roses sur le côté gauche. Une draperie part du bouquet de roses, traverse le corsage et vient rejoindre par derrière l'écharpe de la jupe.

La toilette de soirée et de réunion musicale, genre Watteau, se compose d'une jupe de faille blanche garnie d'un tablier de dentelle relevé par des nœuds de satin blanc et faisant Watteau derrière, en se croisant en deux pans, s'allongeant en longue traîne. Le décolleté de cette robe est très joli et très nouveau. Le corsage est montant derrière jusqu'à la nuque et se dégage à partir des épaules en s'arrondissant sur la poitrine sur un gilet de satin blanc orné de nœuds Watteau en satin blanc. Les manches sont demi-longues avec sabot de dentelle et brassard de satin blanc.

Quelle adorable toilette, n'est-ce pas ? et quel type de simplicité élégante, d'autant mieux qu'on peut la reproduire en faille bleue et satin bleu, en faille mais et satin mais, en faille rose et satin rose, et en satin vert d'eau et faille assortie. En faille noire, satin noir et dentelle de Chantilly, elle a également très grand air.

Nous nous plaisons à proclamer la véritable élégance, chaque fois que nous la rencontrons.

Il en est de même des bijoux *Alsace-Lorraine*, édités par *Marc Gueyton*, 8, place de la Madeleine, et dont le succès va croissant, depuis que ces bijoux patriotiques sont connus et appréciés en province. Ce qui plaît surtout pour la saison printanière qui s'avance et qui constitue le bijou de tous les jours, suspendu au cou par un velours noir, c'est une large croix ou un médaillon en jais noir, avec incrustation émaillée des écussons de la Lorraine et de l'Alsace, réunis aux armées de France, avec les emblèmes allégoriques du lierre et du : ne m'oubliez pas. Ces croix et ses médaillons varient de vingt à vingt-cinq francs. C'est d'un bon marché relatif, et pour l'obtenir, *Marc Gueyton* se contente de prouver qu'il est patriote, et il fait abnégation de tout bénéfice industriel. Il y a encore des pendants d'oreille, des boutons de manchettes, des broches de col droit, des bagues, des médailles commémoratives.

L'Alsace et la Lorraine restent nos sœurs aimées et regrettées, et nous irons toujours vers elles, pour leur prouver que nous ne les oublions pas. Pour la saison d'été, toutes les femmes de cœur ne voudront plus d'autres bijoux, parce qu'ils sont artistiques, peu coûteux et éminem-

ment patriotiques. Le nom de *Marc Gueyton* restera éternellement attaché aux bijoux Alsace-Lorraine, comme il l'est aux bijoux Chambord. L'intelligence industrielle et artistique profite toujours de l'actualité et sait se l'assimiler.

La Glaneuse compte succès sur succès. Non-seulement elle prépare la dixième édition de la *Ceinture Romaine* pour le printemps, mais elle vient de décréter la *Ceinture brésilienne* en l'honneur de Sa Majesté l'Impératrice du Brésil, qui est aussi distinguée que bienveillante et bonne. La Ceinture Brésilienne a vingt-cinq centimètres de largeur. Elle est en beau ruban faille et satin, sans envers de toutes nuances nouvelles. Le fond du ruban est en faille et les rayures en satin. C'est ce que la fabrication française a produit de plus splendide. La Glaneuse est toute heureuse et toute fière d'offrir cette Ceinture Brésilienne à la seule Majesté qui nous visite en ce moment et qui nous tend une main amie dans nos malheurs. La Glaneuse est convaincue que l'auguste patronage de l'Impératrice du Brésil lui portera bonheur, et que cette Ceinture Brésilienne fera le tour de l'Europe.

La Glaneuse n'est donc pas en arrière pour l'actualité printanière. Elle a déjà reçu toute une série de rubans, dans les nuances suivantes : bleu pâle, feuille de rose, vert adriatique, bleu de mer, violette de France, violette des bois, amande, nuance dorée, giroflée, primevère, améthyste, rubis, topaze... Ce n'est que le début des rubans. Nous y reviendrons.

Le Nœud *Alsacien* fait prime de patriotisme et d'élégance. Toutes les Parisiennes, en restant Parisiennes, se coiffent à l'Alsacienne d'une façon toute charmante et toute originale. La Glaneuse ne vend pas d'autre nœud, et c'est à qui s'empresse de prouver que nos deux provinces asservies sont toujours françaises dans notre cœur, notre pensée et dans nos espérances. Ce nœud *Alsacien*, très large et posé presque sur le front, dans des cheveux créponnés et surélevés, retombe en deux longs pans derrière. Il est très coquet en nuance claire, soit en faille, soit en satin, soit en crêpe de Chine, doublé de taffetas.

La Glaneuse, toujours en l'honneur de l'Impératrice du Brésil, offre également aux jolies femmes le *Nœud Brésilien*, qui peut se porter pour toilette de soirée et de théâtre. Elle n'est pas *Glaneuse* pour rien, et elle moissonne toutes les actualités élégantes. C'est elle qui a renouvelé du moyen-âge le *Voile Isabeau*, rappelant le Hennin d'Isabeau de Bavière, et retombant derrière en deux longues écharpes de dentelle, et qui a pris à l'Espagne sa mantille andalouse et son écharpe castillane. Tout ce qui est garniture fantaisiste et

artistique lui revient de droit, et combien de nos lectrices lui ont envoyé des dessins de garnitures, 7, rue de la Chaussée d'Antin, qu'elle s'est empressée de faire exécuter.

Les chapeaux n'en ont pas rabattu, tant s'en faut. Ils sont très haut de forme et très ornements. Quelques-uns sont absurdes et impossibles, d'autres sont seyants et nous rappellent les toques empanachées de la belle Gabrielle d'Etrées.

Mme Herst, qui est une femme bien élevée et élégante elle-même, ne fait à la mode d'autre concession que ce qui lui paraît distingué; elle n'admet ni pâté de foie de canards de Toulouse, quelque excellent qu'il soit, ni timbale milanaise de Rollet; encore moins l'excentrique coiffure de Mlle Mariani dans le *Roi Carotte*.

Citons les dernières créations de Mme Herst, que vous pouvez lui demander, 8, rue Drouot:

C'est un chapeau en velours céleste, de forme ronde, avec large calotte toute coquillée d'une dentelle en point d'Alençon. Une grande plume bleue traverse la calotte et vient se friser en saule sur le chignon.

\*\*

Une capote en satin blond, avec fond tuyauté, garni d'une barbe et d'un nœud en blonde noire mate, avec plumes lissées de même nuance et rose ombrée.

\*\*

Un chapeau avec calotte carrée simple en velours pervenche mélangé de liserés en velours gris argent, avec palettes du même gris et touffe de petites plumes frisées, nuance pervenche.

\*\*

Un chapeau en velours hanneton et faille écrue, orné de plumes frisées écrues et traîne en feuillage velours hanneton. Longue barbe en tulle grenadine noire faisant brides.

\*\*

Un chapeau rond, forme haute en soie brillante, avec bord de velours noir et de faille bronze se nouant de côté en large nœud bronze avec longue plume noire et aigrette de plumes bronzées.

\*\*

Un chapeau rond en velours bleu avec ruché entourant la calotte. Sur le dessus, nid de plumes de paon et oiseau.

\*\*

Une toque molle en faille turquoise noire, avec saule tourné et gros nœud de faille attaché par une large agrafe de jais taillé.

\*\*

Un chapeau rond en velours noir, avec calotte et bord de biais de faille et de velours, garni d'un nœud de velours soutenant un oiseau rubis topaze à queue d'aigrette noire.

\*\*

Un chapeau rond en faille noire et faille bleu paon, avec fond mou entouré d'une torsade de faille noire. Un nœud en faille paon et une aigrette noire tombe derrière, avec petite touffe de plumes frisées au bord.

\*\*

Le crêpe de Chine s'annonce pour la saison printanière comme devant accaparer la mode et la fantaisie. La plupart des costumes de foulards en nuance unie seront décorés d'ornements en crêpe de Chine de même nuance ou de couleur tranchante, soit gris et bleu, gris et rose, bleu et rose (genre Pampadour), havane et hanneton, bleu adriatique et bleu paon, vert d'eau et crêpe de Chine blanc.

\*\*

N'anticipons point sur la saison nouvelle, attendons!...

Le crêpe de Chine reproduira aussi des chapeaux de printemps avec aigrette de plumes et ruban de faille.

Les fichus bretons et les fichus Marie-Antoinette, en crêpe de Chine frangé, sont toujours en faveur pour toilettes de jeunes femmes et de jeunes filles. L'*Union des Indes* a le monopole des crêpes de Chine et des crêpons de l'Inde. Nul autre comptoir *franco-indoustan* ne peut rivaliser avec elle. *Position et clientèle obligent*. L'*Union des Indes* a planté son drapeau industriel dans le quartier le plus élégant de Paris, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra. Il lui appartient donc de lancer la nouveauté et l'actualité, tant en tissus indoustans qu'en foulards imprimés. Nous annonçons des merveilles et des tissus uniques dont l'*Union des Indes* aura la priorité et l'exclusion quand viendra la saison nouvelle.

On songe déjà au printemps et on veut toujours aller en avant, sans savoir ce que l'aveir nous réserve. Viennent les rayons de soleil et qu'ils nous apportent le repos et la prospérité de la France!

Une abonnée, c'est ainsi qu'elle signe sa lettre, nous écrit du Midi, où les cheveux blanchissent plus vite que partout ailleurs, pour nous demander s'il est encore de mode de ne plus avoir de cheveux blancs, et quelle eau recolorante il faut employer pour les faire disparaître. Puisque tout est bouleversé dans le monde, me dit cette abonnée, qu'on ne s'habille plus, qu'on ne reçoit plus, qu'on ne danse plus, peut-être les

cheveux blancs vont-ils reprendre faveur, et sera-t-on très fière de les porter. »

Ne l'espérez pas, madame. La femme restera toujours femme en traversant les épreuves les plus pénibles et elle n'acceptera jamais les cheveux blancs de sa propre volonté. Quelques-unes se poudrent à la Louis XV, parce que la poudre leur sied à ravir ; mais une coiffure poudrée réclame une toilette recherchée et élégante. Toutes les femmes peuvent avoir recours à une eau recolorante, et quelques-unes seulement peuvent se poudrer comme les belles marquises d'autrefois. Il en résulte donc que pour effacer les cheveux blancs, il faut avoir recours à l'*Eau de la Floride*, la seule eau recolorante que nous puissions recommander en toute sécurité, comme résultat efficace et comme hygiène de la chevelure.

Ce qui prouve que l'*Eau de la Floride* est une eau vivifiante et régénératrice, c'est qu'elle fait épaissir la chevelure et qu'on l'emploie en guise d'eau Athénienne pour les soins de la tête. Elle ravive le coloris ; elle imbibé le bulbe capillaire de sa sève nutritive, et elle rend aux cheveux appauvris et décolorés leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, châains ou noirs. Telle est la puissance de l'*Eau de la Floride*, qu'il est impossible de lui contester, car sa préparation chimique est combinée avec des principes minéraux et des principes végétaux. Le même flacon agit sur toute espèce de coloris.

Maintenant que vous voici renseigné, chère abonnée, et que nous avons répondu à votre demande, vous n'avez plus qu'à prier M. Gaislain, directeur de l'*Eau de la Floride*, 112, *rue de Richelieu*, de vous envoyer un flacon de l'*Eau de la Floride*, enroulé dans un prospectus qui vous indiquera la manière de vous en servir.

C'est en cultivant sa beauté que la femme ne vieillit pas et conserve tous les avantages dont la nature l'a douée. Certaines femmes possèdent des secrets de jeunesse et traversent la vie en effleurant à peine. Elles restent jeunes, belles, fraîches, et elles ont toujours trente ans. C'est qu'elles sont prévoyantes et qu'elles n'attendent pas, comme le paysan de Lafontaine, que l'eau ait cessé de couler pour traverser la rivière. Elles consultent les talismans de beauté de la *maison Violet*, et elles font usage de tous les cosmétiques que le code de parfumerie recommande.

Il y a un moyen infailible de prévenir les rides en faisant usage soir et matin de la *Crème Pompadour*, le seul fard dont se servait la marquise de Pompadour, et dont la recette a été cédée à la maison Violet par les héritiers de la femme de chambre de Mme de Pompadour, Manon Froissy. Il y a encore l'*Eau de beauté*, très précieuse pour la toi-

lette. La *Rosée des Abeilles*, récoltée des l'aurore dans le calice des fleurs, par la reine des abeilles, et dont les principes rafraichissants constituent des bains exquis. La *Crème de beauté* de deux teintes, pour le jour et la lumière, servant de cold-cream et de fird tout à la fois. Le *Savon royal de Thridace*, aux sucs de laitue, médaillé à toutes les expositions de Paris et de Londres. Toute la parfumerie complète aux violettes d'Italie, comprenant le savon et la pommade au baume de violette. Les gouttes de violette d'Italie pour le mouchoir. La Violetine, eau de toilette à la violette. La Crème froide à la violette. Et des sachets parfumés à la violette pour le linge, les mouchoirs, les dentelles, les cachemires et la popeline de luxe.

La maison Violet, en s'installant boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribe, n'a eu qu'un but : se placer dans le quartier le plus central et le plus élégant de Paris, et mettre à même son aristocratique clientèle d'entrer la visiter et choisir sa parfumerie, chose qu'elle ne pouvait pas faire rue Saint-Denis, qui était l'entrepôt des commandes pour la province et l'étranger.

Mais les prix du boulevard des Capucines sont exactement les mêmes que rue Saint-Denis, 317. On ne paie pas plus cher un savon ni un pot de pommade. Toutes nos lectrices peuvent s'en convaincre en allant alternativement dans les deux maisons. Elles trouveront, boulevard des Capucines, une collection artistique de tous les objets luxueux destinés à la toilette féminine, tels que flacons en cristal taillé et gravé, des trousseaux de toilette, des nécessaires de voyage, des boîtes en cuir de Russie, contenant tout ce qui est nécessaire pour polir, lustrer et roser les ongles. Des sachets, des éventails et des boîtes de parfumerie assortie.

En l'honneur de Sa Majesté l'Impératrice du Brésil, la maison Violet a fait épanouir le *bouquet brésilien*. C'est une fleur de plus dans sa corbeille odoriférante.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

## SOUVENIRS DE VOYAGE

(Suite)

Puis on arrive à Ossun, surmonté d'un monticule boisé qu'on appelle *Camp de César*, et qui paraît avoir conservé sa physionomie primitive, car il domine de tous côtés la plaine, et sa plate-forme est ombragée par un bois de chêne. La route, à mesure qu'on avance vers Lourdes, serpente à travers une campagne bien moins fertile

que du côté de Tarbes. De loin en loin quelques blocs schisteux découvrent leurs déchirures et leurs excavations, comme pour préparer l'œil du touriste à des tableaux plus arides et plus sévères. Tour à tour le chemin se détourne en paraissant s'incliner vers un bas-fond qui s'engouffre comme un précipice, entrevu de la locomotive du chemin de fer. C'est Lourdes qui apparaît! .. A droite et surplombant la ville, c'est un roc escarpé qui supporte le fort. Derrière ce roc, le Gave bondit en torrent tumultueux vers le Béarn, pour aller se confondre avec l'Adour, un peu en deçà de Bayonne, où ils se jettent réunis dans la mer.

Nous reparlerons de Lourdes, de son vieux château-fort, de son église toute récente et de sa grotte miraculeuse, quand nous serons à Bagnères-de-Bigorre; car c'est de Bagnères que nous nous sommes rendue en voiture.

L'important était d'arriver à Pau au plus vite, pour profiter du congé de convalescence accordé à mon fils. De Lourdes à Pau il n'y a qu'une heure et demie de chemin de fer, et nous arrivâmes à neuf heures et demie du soir dans la patrie de Henri IV. Nous ne connaissions Pau que de réputation et comme l'une des plus jolies villes de France qui existent. Les rues sont très belles, très aérées, avec des magasins splendides rappelant ceux de la rue de la Paix et ceux de la rue de la Chaussée-d'Antin à Paris. La place du Marché est spacieuse. L'air et le soleil pénètrent partout et font de Pau une ville privilégiée, riante et aimable, à l'abri des frimas et où le printemps semble éternel. Mais c'est surtout de la place Henri IV, où se trouvent l'hôtel de France et l'hôtel de la Paix, de la plate-forme du château, du parc et de la haute plante, qu'on aperçoit devant soi le plus grandiose et le plus magnifique des panoramas que l'imagination de l'homme ait jamais pu rêver. Quelle mise en scène... et quelle splendeur de décor!... La nature est bien autrement audacieuse et habile que la main de l'homme quand elle veut faire du grandiose et du paysage: on s'arrête émerveillé, étonné devant un tel spectacle; on doute presque de ce que l'on admire. Est-ce la réalité, ou bien n'est-ce qu'une vision?... Et comment cette chaîne pyrénéenne s'est-elle amoncelée, groupée et déroulée en montagnes onduleuses et en pics de neige s'élançant en flèches au milieu de ce chaos harmonieux? L'homme le plus athée ne peut nier la puissance de Dieu devant un pareil tableau, qui élève l'âme et qui rend la pensée contemplative tout autant que l'immensité de la mer.

Ce vaste horizon de montagnes neigeuses sert

pour ainsi dire de toile de fond, tandis que, sur le second plan, des villages, des prairies et des bois se détachent dans une verdure luxuriante et prodigue et s'échelonnent en gradins verdoyants teintés de toutes les nuances printanières.

Au troisième plan se groupe la ville de Pau, avec ses églises, ses monuments, ses faubourgs, ses usines et ses chemins de fer; et dans le bas-fond, le Gave du Pau serpente et s'enroule en méandres tumultueux, servant de miroir et de reflet à ce panorama grandiose, et fertilisant d'autres prairies et d'autres villages, tels que le Jurançon, si célèbre par son vin blanc, avec lequel on allaita Henri IV, d'après la tradition béarnaise.

Nous étions à Pau au mois de février, et la ville, nous disait-on, n'avait pas sa physionomie habituelle, car elle était envahie par les Parisiens, tandis qu'elle est recherchée tous les hivers par les Anglais et les Russes. On se rencontrait donc tous les jours, à trois heures, sur la place d'armes, et on se retrouvait avec un plaisir extrême sans s'y être donné rendez-vous. C'est ainsi que nous avons serré la main à bien des familles exilées fuyant l'invasion et les horreurs de la guerre. Les grand-mères et les mamans étaient parties avec de tout petits enfants, tandis que les fils et les frères étaient restés pour combattre. Que d'anxiétés de part et d'autre et que de tristes pressentiments qui se sont, hélas! réalisés... Et pourtant cette place d'armes avait un air de fête, avec son rideau de montagnes de neige dorées et argentées par les rayons d'un soleil d'été, et avec cette foule joyeuse de petits garçons et de petites filles qui y improvisaient toutes sortes de jeux. Il y avait de bien belles jeunes filles et jeunes femmes, de fraîches toilettes printanières et de ravissantes Espagnoles, venues de Biarritz et de Bayonne, qui, avec leurs toilettes bigarrées et colorées, faisaient une opposition coquette et originale aux toilettes de deuil des Françaises.

L'hôtel de France et l'hôtel de la Paix, sur la place du Château, étaient tous deux encombrés à notre arrivée à Pau. Nous descendîmes modestement 34, rue Mon'p'ns er, dans une maison de famille, où nous n'avions ni le bruit ni le va-et-vient de l'hôtel, et où nous étions très bien. On ne pouvait y admettre qu'une vingtaine de personnes. C'était une société choisie. Le maître de la maison, M. Barbey, était un excellent homme, qui faisait tous ses efforts pour être agréable à ses pensionnaires et pour les distraire, et, le soir du mardi-gras, il nous offrit une séance de prés-

tidigitation dont *Clevermann* et *Brunnet* eussent été jaloux. Rien n'y manqua : ni le chapeau à omelette, ni le sac contenant une poule pondant des œufs inépuisables, ni les bouquets de fleurs distribués aux dames et les dragées aux petits enfants.

Un dimanche que nous assistions à la grand'messe dans l'église Saint-Jacques, nous eûmes l'heureuse chance de rencontrer Mme la comtesse de Tocqueville, qui habitait tout près de Pau, dans les allées de Morlaas, une très jolie maison, la *villa Tocqueville*. C'était une aimable et charmante amie que la Providence nous jetait dans les bras pour nous faire apprécier Pau encore bien davantage. La fille de Mme de Tocqueville résidait également aux environs de Pau, au château de Lezons, non loin des haras, qui ont une réputation méritée. Le château de Lezons est une grande et belle propriété, avec de vastes prairies qui s'étendent jusqu'au Gave du Pau, qu'il suffirait de traverser en bac, si la navigation y était possible, pour se trouver en regard du château de Pau. Pourquoi n'y jetterait-on pas un pont ? Le voyage de Gélou à Pau serait grandement simplifié pour les propriétaires du château de Lezons.

Quand nous rendimes visite, mon fils et moi, à Mme de Tocqueville, M. le comte de Tocqueville vivait encore. C'était un beau vieillard, toujours droit et ferme, ayant dépassé quatre-vingts ans et ayant conservé toutes ses facultés et toute son intelligence. Il causait avec infiniment d'esprit et de logique. Il savait beaucoup parce qu'il avait beaucoup vu, et que, dans sa longue carrière, il s'était trouvé à même de juger les choses et les hommes. Les malheurs de la France l'affectaient profondément ; il ne pouvait se résoudre à voir la France vaincue et asservie, et des larmes de douleur et d'impuissance tombaient de ses yeux. Jamais il ne m'avait semblé plus jeune et plus vigoureux. Nous nous quittâmes en nous donnant rendez-vous à Paris. Un mois plus tard, j'étais à Bagnères-de-Bigorre, et la nouvelle inattendue de sa mort vint me frapper douloureusement au cœur.

Par cela même qu'on se retrouvait sur la place d'armes avec une régularité journalière, on faisait également la promenade de la terrasse et du parc, aussitôt que le soleil avait disparu derrière les montagnes, et on passait devant le château de Pau, qui se dresse encore comme un géant, attestant de nos gloires passées et de nos souvenirs historiques. Henri IV commande encore en roi dans cette ville de Pau, qui se glorifie de lui avoir donné le jour. Sa statue équestre est édifiée

sur la place d'armes, et les révolutions ni la Commune ne pourront jamais l'abattre.

Le château de Pau (*Castellum Pali*), ainsi nommé de trois pieux qui servirent à marquer le lieu où il devait être bâti, eut pour fondateur, vers l'an 982, Centule le Vieux, dont les successeurs continuèrent la partie méridionale, qui ne fut entièrement achevée que par Gaston-Phébus, qui voulait en faire sa résidence, et qui fit terminer également la grande tour carrée qui porte aujourd'hui son nom, les remparts, les parapets des jardins et la tour du Moulin. Cette tour, bâtie sur le canal dont les eaux baignent le pied du talus méridional du château, donnait accès sur la place de la Basse-Ville, autrefois dite *Champ-de-Bataille*, parce que tous les différends entre deux ou plusieurs s'y vidaient les armes à la main, ce qu'on appelait alors combats judiciaires.

Vers 1461, Gaston X, désireux d'avoir une résidence vraiment royale au milieu de son peuple béarnais, fit construire les parties nord et est de l'édifice, créa le parc, et décida que les Etats du Béarn se rassembleraient toujours dans les salles du château.

Mais en 1527, la Marguerite des Marguerites, cette sœur si chère à François I<sup>er</sup>, qui devint reine de Navarre, ajouta au vieux castel un cachet de distinction qui en fit un véritable palais de la Renaissance en le restaurant de fond en comble et en métamorphosant l'ameublement de ses appartements.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

(La suite au prochain numéro).

## MATRE PAPIILLON

(HISTORIETTE)

Le papillon dit à la rose :

Je suis ton humble serviteur,  
Quand le matin à peine éclosé,  
Tu me ravis par ta fraîcheur.  
Mais si le soir te voit flétrie,  
Adieu, frêle beauté d'un jour,  
Je vais chercher dans la prairie  
Une autre fleur, un autre amour.

Et maître papillon s'envole,  
Courant de çà, courant de là,  
Laissant l'orgueilleuse corolle  
Méditer cette leçon-là.

Papillon dit à Marguerite :

Hélas ! les indiscrets aveux  
Ont blessé, maintes fois, patite,  
Le cœur des pauvres amoureux.  
Apprends : que trop parler peut nuire !  
Ne leur réponds : qu'un peu... beaucoup...  
Sans te permettre de leur dire :  
On ne vous aime pas du tout.

Et maître papillon s'envole  
 Courant de çï, courant de là,  
 Laisant la *bavarde* corolle  
 Méditer cette leçon-là.

Papillon dit à la violette :  
 Que sert-il de cacher ta fleur,  
 Si tu dévoiles sa retraite  
 Par une enivrante senteur?...  
 Certes, le manège est habile,  
 Mais je ne puis en vérité  
 Le trouver, comme l'évangile,  
 Un symbole d'humilité.

Et maître papillon s'envole,  
 Courant de çï, courant de là.  
 Laisant l'*hypocrite* corolle  
 Méditer cette leçon-là.

Papillon dit à l'églantine,  
 Aux bluets, aux coquelicots,  
 A l'anémone, à l'aubépine :  
 Corrigez-vous de vos défauts.  
 Vous en avez, la chose est sûre.  
 Profitez donc de mes avis,  
 Et nous resterons, je le jure,  
 Toujours amants, toujours amis.

Et maître papillon s'envole,  
 Courant de çï, courant de là,  
 Laisant les *espigles* corolles  
 Méditer cette leçon-là.

Mais toutes les fleurs en colère  
 Résolurent de se venger,  
 Du fat, du sot, du téméraire,  
 Qui prétendait les corriger.  
 Beau papillon, lui dirent-elles,  
 Pour te punir dès à présent,  
 Si sur nous tu poses tes ailes,  
 Nous te chasserons vivement.

Depuis lors papillon voyage  
 Sans s'arrêter de fleur en fleur,  
 Forcé de paraître volage,  
 Ça qui complète son malheur.

AUGUSTA COUPEY DELATTRE.

## LITTÉRATURE

### LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

II

Le miracle arriva : un changement universel et terrible ! Un fléau s'abattit sur la ville de Malines, le choléra y sévit à l'état d'épidémie, promenant son niveau égalitaire de quartier en quartier, de rue en rue. Il montait, montait, avec la fatalité de tout élément déchainé, chez les pauvres d'abord, chez les riches ensuite, du seuil au faite !

La ville ressemblait à un désert ; les grands hôtels se fermaient, les riches parlaient pour leurs terres, châteaux ou sépultures. Les pauvres mouraient où ils se couchaient.

La rue où est situé l'hôtel de Marcellis fut désignée. La famille avait résolu d'aller en Italie, et on préparait tout pour le départ, quand le vieux comte et sa femme, atteints presque en même temps, moururent à vingt-quatre heures de distance.

La jeune comtesse, frappée de terreur, mit prématurément un fils au monde et trois jours après mourut du choléra. Puis, le fléau tourna autour du berceau et dédaigna le frère nouveau-né pour aller prendre le vieux domestique qui avait élevé le comte Pierre.

Une seconde fois, le salon d'honneur fut transformé en chapelle ardente : deux cercueils y attendaient le clergé ; la porte de la rue était ouverte, les médecins et les gens qui s'occupaient de préparatifs funèbres entraient et sortaient continuellement ; les voisins épouvantés regardaient de loin, on se racontait les détails les plus navrants.

« Le comte Pierre avait soigné ses parents, sa femme, son domestique jusqu'à la dernière heure, sans que son courage, au milieu de si horribles fatigues, se démentit une minute ; mais quand la jeune comtesse expira, il tomba lui-même comme une masse au pied du lit, sourd à toutes les paroles, à tous les conseils. On pouvait s'attendre à le voir bientôt atteint ; son mutisme, son atonie étaient-ils des symptômes d'aliénation mentale ? »

« Un médecin dévoué, une sœur de charité veillaient sur ce morne désespoir et attendaient l'instant où le comte se relèverait, comme le cheval abattu qui tout à coup s'emporte pour aller tomber mort à quelques pas plus loin.

» Il n'y avait plus de service régulier dans la maison ; les chambres étaient ouvertes, les domestiques avaient fui, quelques mercenaires les remplaçaient à prix d'or ; le nouveau-né, que devaient entourer tant de soins, vagissait seul dans son berceau, abandonné même de sa nourrice.

« On ne trouvait pas une femme qui consentit à nourrir cet enfant imprégné de mort ; pas une servante qui osât le toucher ; on allait voir de temps en temps s'il était trépassé ; dans tous les cas, il ne pouvait vivre que peu de jours, et c'était en peine perdue que de se dévouer pour le sauver.

Ces bruits, augmentés de commentaires et de figures par l'exagération, avaient pris les proportions d'une histoire fantastique, et l'heureuse demeure d'hier n'était plus qu'un lazaret.

En écoutant ces choses, Lise levait de temps en temps un œil mélancolique vers cette maison d'où sa pensée n'était jamais sortie, où ses pas n'avaient jamais pénétré. La fenêtre, objet de ses joies éphémères, était entr'ouverte; on avait oublié d'éteindre le cierge funèbre qui jetait de grandes lueurs blafardes sur les rideaux.

Les deux enterrements devaient avoir lieu le lendemain.

Reverrait-elle jamais le comte Pierre? Où était-il en ce moment? Quel serait son sort? Au sortir de cette crise, il demanderait peut-être son fils... et qu'elle serait la réponse?

Je ne sais quel feu de l'âme resplendit tout à coup dans les yeux de la pauvre fille et ralluma sa vie presque éteinte. Sa taille allanguie se redressa et elle sortit de son abattement, tête haute, attitude ferme, comme on dépouille un vêtement déguenillé pour paraître sous une forme splendide.

Elle était cependant rudement éprouvée, et toute seule dans son humble maison.

Père et mère avaient succombé; penchée sur eux, elle avait attendu son tour; sa robe noire était une robe d'orpheline; mais la destinée l'avait marquée pour la phthisie ou le martyr; et le choléra n'avait pas osé la prendre.

L'obscurité tombait par une soirée d'octobre déjà froide, Lise ferma la porte de sa maison déserte et traversa la rue. Il aurait peut-être fallu moins de résolution pour traverser les mers. Cependant, sa personne ne trahissait ni incertitude, ni surexcitation. Calme, elle franchit le seuil de cette maison que son cœur habitait depuis seize années.

Elle passa devant la chapelle ardente où étaient les cercueils gardés par un vieux prêtre en prières. Elle monta le grand escalier. Elle connaissait si bien le chemin de la chambre où elle allait!

Personne ne la remarqua. On supposa qu'elle était de la maison. Elle ouvrit une porte sur le premier palier... C'était la chambre du comte Pierre de Marcellis.

Là était morte la jeune comtesse. Le désordre qui accompagne les catastrophes y régnait dans toute son horreur. La désolation des lieux où la mort vient de passer vous saisissait; le malheur avait mis sur toutes choses sa touche puissante; le lit défait, souillé, hideux à voir sous ces grands rideaux de velours vert; des fioles, des potions, des cuillers, du linge déchiré, des tiroirs ouverts et bouleversés pour la toilette de l'ensevelissement; une table transformée en autel; des pantoufles rouges à côté du crucifix; le cierge béni brûlé jusqu'au bord du chandelier, une aiguière

sur un fauteuil; un chapeau d'homme et une cravache sur une chaise; puis, derniers souvenirs de la vie heureuse, des livres, des albums, une toilette duchesse, une corbeille enrubannée contenant les somptuosités de la layette, le peignoir garni de dentelles qui attendait le lever de la jeune mère, tout cela dans une atmosphère sinistre, l'invasion des ténèbres prêtant des formes bizarres à ce qui était déjà si épouvantable; puis, cette odeur d'éther et de laudanum qui, dans les chambres mortuaires, persiste à lutter pendant si longtemps contre l'odeur du cadavre!

Mais où trouver l'enfant?... Du côté du lit, on entendait de faibles plaintes, un gémissement sifflait sous les rideaux. Lise les souleva; dans un berceau vraiment royal, disparaissait sous le satin et la guipure le nouveau né, luttant contre la mort.

La moitié de sa vie l'avait déjà quitté, car il n'avait plus de mère. Les autres l'oubliaient. Il y avait trois jours qu'il avait reçu au baptême le nom d'Armand, chevalier de Marcellis; l'unique héritier des deux fortunes princières allait pourtant expirer de faim et de froid, sans l'intervention d'une pauvre fille du peuple.

Elle vola à son secours, mais comment s'y prendre? Une vraie femme est-elle jamais embarrassée devant un malade ou un enfant? La contagion s'échappait de ce lit, le fléau empoisonnait l'air; Lise n'y songea pas même.

Il n'y a que les riches qui aient le droit de mettre la prudence au service de leur santé et de leur vertu.

Quant aux pauvres, à la garde de Dieu! — Lise s'empara du petit... Des baisers d'abord, première monnaie de l'âme, première offrande de la vie qui veut communiquer sa chaleur. Puis, elle le roula dans sa robe, l'appuya contre son sein.

Mais la petite bouche de l'enfant cherchait avec désespoir; ses lèvres étaient sèches, ses membres glacés dans ses langes. Tenant toujours l'enfant serré contre elle, obéissant bien plus à l'instinct qu'à la présence d'esprit, Lise se leva et chercha à s'orienter dans le bouleversement de cette grande chambre.

Elle alluma deux bougies. La vue de quelques bûches à côté de la haute cheminée, la remplit de joie; elle put allumer le feu. Elle éprouvait les sensations d'un naufragé qui fait des découvertes dans une île déserte.

Elle mit chauffer un peu d'eau dans une tasse et eut un sourire en découvrant du sucre au fond d'un sucrier, et sur une table, une croûte de pain durci, laissée là sans doute par la garde-malade.

Installée devant le feu, elle commença par dé-

faire les maillots de l'enfant et les remplaça par des langes propres.

Ses plaintes s'apaisèrent, tandis que sous l'action bienfaisante du feu, il étendait ses membres endoloris et bleuâtres.

Elle prépara l'eau panée; il but avec des soupes qui ressemblaient à des sauglots; puis, rendu à la vie, il s'endormit sur le sein de cette jeune fille qui, dans cette attitude et avec cette expression, représentait l'ange de la charité.

Toute la nuit s'écoula ainsi à le faire boire, à le réchauffer.

Qui eût pu dire les pensées de Lisken et sa joie douloureuse!

Au petit jour, la porte s'ouvrit, le docteur Serjacobs, qui, tout en soignant le père, venait de se rappeler l'enfant, entra dans la chambre.

Le docteur était un Flamand de l'autre siècle. Il avait un physique bonhomme auquel donnaient beaucoup de caractère l'œil de Mirabeau, la lèvre de Voltaire, la dernière canne à pomme d'or, la dernière perruque et le dernier habit couleur tabac que les archives puissent enregistrer.

Il soignait beaucoup de riches, afin de pouvoir soigner encore plus de pauvres. Sa popularité était immense, et son sans-gêne à l'égard des grands ne pouvait se comparer qu'au zèle qu'il mettait à soigner les petits.

Il avait une singulière prédilection pour les réprouvés et les pécheresses, mais l'austérité de ses mœurs donnait à cette indulgence, qui s'exprimait pourtant quelquefois en termes rabelaisiens, un caractère évangélique.

Il connaissait tous les états civils réguliers et irréguliers, et savait plus de secrets que tous les confesseurs réunis dans la ville. Il parlait de tout et ne trahissait jamais rien. Il appelait depuis trois générations les enfants par leur nom de baptême.

C'était à faire croire qu'il n'y avait qu'un unique médecin à Malines. Il ne lui était pas arrivé depuis dix ans de dormir une nuit complète par semaine, et son dîner lui serait resté sur l'estomac, si un bon coup de sonnette ne fût venu l'engager à le laisser refroidir.

Ce docteur était tellement humoristique, paradoxal et ironique, sans pourtant se démentir jamais, qu'il était impossible de lui assigner une opinion politique ou religieuse, car il raillait également la royauté qu'il appelait moisissure, et la république qu'il nommait raisin vert, les dévots chez lesquels il citait Tartuffe, et les libres-penseurs auxquels il demandait la liberté de croire en Dieu.

Il parlait flamand aux aristocrates pour les

vexer, et demandait en français aux gamins qui jouaient aux billes dans la rue, s'ils auraient des prix à l'école.

Debout dans la pénombre, le docteur examinait, sans la reconnaître, cette jeune fille assise devant le feu, la tête inclinée sur la poitrine et retenant l'enfant dans un berceau formé de ses deux mains nouées.

— Lisken, dit-il tout à coup avec la plus grande stupéfaction, pourquoi êtes-vous ici? Où est la nourrice?

Lise connaissait intimement le docteur Serjacobs, qui l'avait mise au monde et qui venait de donner ses soins au tourneur et à sa femme pendant l'épidémie.

Elle lui raconta qu'ayant entendu dire ce qui se passait à l'hôtel de Marcellis: l'abandon, la terreur qui y régnait, le départ des domestiques, la fuite de la nourrice, elle avait pensé au pauvre petit enfant qui était peut-être seul dans son berceau, qu'elle avait pénétré dans la maison sans trop se rendre compte du secours qu'elle y pourrait porter; puis, qu'elle avait trouvé l'enfant se mourant d'inanition, l'avait réchauffé, nourri: il dormait maintenant sur ses genoux du doux sommeil réparateur.

— Bien, ma fille; vous avez fait justement ce qu'il fallait faire. Il faut continuer maintenant jusqu'à ce que nous ayons une nourrice. Avez-vous le courage de rester ici pendant quelques jours?

Une espèce de sourire passa sur le mélancolique visage de Lisken.

— Allons, c'est très bien! Que diable, il faut s'aider les uns les autres. Vous voyez que les contagions n'osent pas toucher ceux qui s'en moquent, puisque me voilà avec mes soixante-cinq ans. Saurez-vous faire la toilette de l'enfant?

— Je crois qu'avec un peu de patience j'en viendrai à bout.

— Supposez tout simplement que c'est le vôtre, et vous vous tirerez joliment d'affaire. Tenez, le voilà qui s'éveille.

En effet, le pauvre nouveau-né criait et cherchait le sein d'une nourrice. Le docteur fabriqua une espèce de biberon avec un morceau de toile le trempa d'eau sucrée, et, pendant que l'enfant s'apaisait, Lise le déshabilla de ses petites mains blanches et adroites, le soumettant à ces caresses et à ces frottements qui constituent la toilette à cette âge.

Puis elle chauffa des langes, un bon maillot de laine, et, soutenue par les conseils du docteur, s'acquitta de son devoir d'une façon qui eût fait honneur à la plus habile nourrice.

— Ce n'est pas à moi que l'on viendra chanter



que les femmes sont faites pour être avocats ou députés, grommela le vieux docteur. Nourrices, garde-malades, maîtresses d'école, à la bonne heure ! Est-ce que vous ne tombez pas de fatigue après cette nuit blanche ?

— Je viens de veiller mon père et ma mère pendant vingt nuits ; j'ai désappris de dormir.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

## MOSAÏQUES ROSES

On lit dans le *Sport* :

La nouvelle phase dans laquelle est entré le mouvement de la haute existence parisienne, l'animation qui se remarque dans les réceptions, est due en grande partie à la présence des princes d'Orléans au milieu de nous. Il a été facile de prévoir qu'il en serait ainsi du moment qu'on a su que le duc d'Aumale établissait sa maison à Paris, et que les autres membres de sa famille viendraient se grouper autour de lui. L'inauguration de l'hôtel de Son Altesse Royale, faubourg Saint-Honoré, est un signal donné qui sera entendu par d'autres familles aristocratiques, heureuses d'aider Paris à reprendre ses allures de grande capitale et ses traditions de la vie élégante.

C'est mercredi dernier que, pour la première fois, les dames ont été admises dans les salons du duc. — Les réceptions se suivront. — Mme la princesse de Saxe-Cobourg avait été chargée par son frère d'en faire les honneurs. Elle s'en est acquittée avec la grâce exquise qui vient du cœur et de l'accoutumance. S. Altesse était secondée par sa fille, la princesse Amélie. La jeune princesse est belle, blonde, et très élégante de taille. Ses traits rappellent d'une manière frappante ceux de Marie-Antoinette.

Mme la comtesse de Paris a été fort remarquée dans cette assemblée. Sa beauté est des plus aristocratiques ; sa taille svelte et gracieuse. Elle était vêtue d'une robe bleue, d'une grande simplicité, et coiffée avec un goût merveilleux. Elle avait ses cheveux relevés à la Marie-Antoinette, les tempes dégagées et quelques boucles légères sur le front.

Cette coiffure, qui semble être pour les princesses la coiffure de tradition, s'harmonise avec le grand air de leur visage ; elle porte leur nom, ainsi que nous l'avons dit. La comtesse de Paris avait complété la sienne à l'aide d'une petite couronne de taffetas bleu, assorti à sa toilette, et posé très en arrière.

Les dames invitées à cette réunion étaient toutes remarquables par le fini de leur toilette et la grâce aisée du maintien. Là, le goût français reparait dans toute sa pureté. L'excentricité y est inconnue. La comtesse Vigier, fort belle, avait une toilette rose et blanche, et une petite couronne rose dans les cheveux. Celle de la vicomtesse de Raineville était

d'une élégante correction. La comtesse Louis de Ségur, en petit deuil, portait une robe blanche et une branche de lilas blanc dans les cheveux. Mme la duchesse de Montpensier, robe de velours grenat, guirlande de feuilles de velours assorties ; sur le côté, aigrette de giroflées. La comtesse de Bondy, la baronne de Noirmont, etc., etc., faisaient également partie de cette assemblée.

Vendredi dernier, toute la famille d'Orléans était à l'Opéra. La comtesse de Paris en toilette rose, une rose dans les cheveux. La princesse Amélie était très gracieusement coiffée de roses de toutes couleurs.

Mgr le duc d'Aumale et le prince de Joinville n'étaient pas à l'Opéra : ils avaient accepté une invitation à dîner chez les barons de Rothschild ; les cartes portaient qu'on aurait l'honneur de se rencontrer avec les princes.

Nous sommes heureuse d'être les premiers à annoncer l'arrivée à Paris de quatre jeunes dames d'une grande beauté. Elles ont la figure raide, les sourcils presque perpendiculaires, le nez élégamment épaté, et les dents d'un jaune d'or.

Ce sont quatre princesses japonaises, parentes du taïcoun ; leur impérial cousin les envoie faire leur éducation à Paris.

Elles répondent aux noms harmonieux de Tsen, Ka-Pse-Hang, Hoans-Pa-Li et Ko-Phare.

Lundi dernier l'empereur du Brésil est allé visiter le Conservatoire de musique. C'était précisément un jour d'examen. Sa Majesté a entendu les élèves de la classe de chant de M. Roger, et a beaucoup applaudi MM. Richard, Boyer et Mlle Bayle. En partant, don Pedro a chaudement complimenté l'éminent professeur ; il a eu un mot aimable et un souvenir pour chacun des membres du jury.

M. Ambroise Thomas a ensuite conduit l'empereur au musée d'instruments et à la bibliothèque.

Hier a été célébré, à la chapelle de la nonciature, le mariage du comte Paul de Rochemure avec Mlle Anne de Gasté.

M. Paul de Rochemure, fils d'un député de l'Ardeche, qui a siégé pendant vingt ans consécutifs était, pendant la guerre, capitaine de mobiles, et a été décoré de la Légion d'honneur.

Mlle Anne de Gasté est fille du comte de Gasté, représentant à l'Assemblée nationale.

On annonce les mariages de :

M. Marie-Joseph-Arthur Magon de la Giclais, attaché au consulat de France à Londres, fils de Albert-François-Louis Magon de la Giclais, officier supérieur en retraite, et de Marie-Hubertine Leclerc de Bussy, avec Mlle Marie-Françoise-Lucile-Ma-